

Liège, s'attardant en chaque lieu devant une œuvre d'art qui pourrait en elle enfermer une parcelle de la réponse. On le voit, la religion est source d'inspiration pour Alexis Curvers, bien qu'il soit difficile de le considérer comme un écrivain 'catholique'. Plutôt un alchimiste moderne cherchant sans désespérer, à travers la religion comme à travers l'art et la vie, l'or des mots et de la pensée.

Actuellement, il reste l'homme aux mille projets, aux armoires débordant de papiers noirs, aux cahiers bourrés de notes. En chantier, un essai sur la fin de l'Empire romain: *Les Grands Barbares blancs*; une *Vie de saint Alexis*, et une (ou plusieurs) étude sur l'*Agneau mystique* de Van Eyck.

Irène STECYK

## Maurice Carême

Maurice Carême est né à Wavre, 'dans la fraîche rue des Fontaines' (*Nouveau Florilège poétique*, 1976), le 12 mai 1899. En plagiant l'autoportrait de Maeterlinck, on pourrait dire que c'est là le seul événement extraordinaire à noter dans la biographie du poète. Instituteur à dix-neuf ans et poète à vingt, il renonça un jour (en 1943) à sa première vocation pour s'abandonner tout entier à la seconde. Entre-temps (1924), il avait épousé Caprine qui allait être, sans désespérer, sa compagne, sa muse et sa collaboratrice, toujours attentive et souriante.

Si elle s'est tout naturellement ouverte sur des succès relatifs (*63 illustrations pour un jeu de l'oie*, *Hôtel bourgeois*, *Chansons pour Caprine*) à une époque où la simplicité poétique était, sans sympathie, qualifiée de naïve, la carrière littéraire de Maurice Carême n'a pas tardé à prendre un essor remarquable, dès la parution du recueil *Mère* (1935). Certes, l'écrivain avait déjà connu des consécration officielles (Prix Verhaeren en 1927), mais avec *Mère*, il renonçait définitivement à la tentation surréaliste, et il trouvait, ce faisant, au-delà des jurys littéraires, un public éternellement jeune dans son renouvellement, un public qu'il ne devait jamais décevoir.

L'expression frémissante de la tendresse portée à l'image de sa mère par le poète de trente

ans n'était pas, en vérité, destinée à l'enfance. Ne la voyait-on pas, de poème en poème, s'élaborer sur les thèmes du souvenir et du regret, dans le cœur d'un homme à qui la maturité faisait un peu peur?

*Il fut un temps, ma mère, où un épi de blé,  
Une bergeronnette, une fleur d'églantier  
Rendait l'heure rieuse comme une faïence.*

*Mais je ne savais pas que ta simple présence  
Faisait chanter l'oiseau, dorait l'épi de blé,  
Entrouvrait doucement l'églantine au soleil.*

*Et maintenant j'ai peur des minutes obscures  
Qui montent du silence en sandales pareilles  
Et troublent sous mes yeux les boissons les plus  
pures.*

Mais, pour communiquer son affection, son étonnement, sa détresse, son enthousiasme ou son amour, Maurice Carême avait su choisir des mots, en apparence les plus banals, qui semblaient n'accéder au statut poétique que, précisément, par le miracle de la simplicité:

*Tu es belle, ma mère,  
Comme un pain de froment  
Et dans tes yeux d'enfant,  
Le monde tient à l'aise.  
[...]  
Tu sens bon la lavande,  
La cannelle et le lait;  
Ton cœur candide et frais  
Parfume la maison.*

Chez lui, le langage a toujours été poésie avant que la poésie ne devienne langage. Et l'on



comprend bien pourquoi les enfants se sont reconnus dans cette littérature qui est dépassement de soi-même, mais dépassement accessible aux plus humbles. Pour se soumettre à cet art poétique, modeste en apparence, il suffit d'aimer...

Bien plus tard, Carême s'est expliqué sur son œuvre:

*Je ne dis que ce qui est doux,  
Je ne dis que ce qui est bon.  
Dieu ne me fit pas d'autre don  
Que celui d'un simple biniou.*

et il a tracé lui-même les limites de son ambition:

*Mais importe-t-il après tout  
Que le chant naïf du coucou  
Meure aussitôt qu'il est lancé!  
Il monte, n'est-ce pas assez?*

(*En sourdine*, 1964)

Chemin faisant, le poète a précisé son art en l'affinant au plan de la forme et en le conduisant dans deux directions parallèles.

L'enfant l'avait choisi, et Carême ne pouvait le décevoir. Il lui a donc donné le meilleur de sa fantaisie et de sa spontanéité verbale dans *La lanterne magique* (1947), *Volière* (1953), *Le voleur d'étincelles* (1956), *Pigeon vole* (1958), *La cage aux grillons* (1959), *La grange bleue* (1961), *Pomme de reinette* (1962), *Pierres de lune* (1966), *À cloche-pied* (1968), *L'Arlequin* (1970), *Le moulin de papier* (1973) et, en 1976, dans les *Poèmes pour petits enfants*, textes anciens ou récents choisis pour Hachette par le poète lui-même.

Là se rencontrent les vers les plus naïfs des comptines:

*Et zou et zi et zon.  
Ma sœur et le mouton,  
L'abeille et le grillon,  
La table et le clairon,  
La chienne et mon tonton,  
Et zou et zi et zon,  
Tout le monde en prison.*

MAURICE CARÊME EN COMPAGNIE DE SA FEMME ET INSPIRATRICE, CAPRINE. *Collection Jacques De Caluwé, Liège.*





aussi souvent qu'un imaginaire — au demeurant assez traditionnel — transcendé par le rêve:

*Le chat ouvrit les yeux,  
Le soleil y entra.  
Le chat ferma les yeux,  
Le soleil y resta.  
Voilà pourquoi, le soir  
Quand le chat se réveille,  
J'aperçois dans le noir  
Deux morceaux de soleil.*

Mais on ne peut réduire à cet aspect, le plus original et le plus unanimement apprécié de son œuvre, la production de Maurice Carême. En même temps qu'il répandait en reflets de kaléidoscope ces étincelles magiques ou cette 'farine de lune', le poète ciselait avec le plus grand soin d'autres témoignages de ses amours ou de ses fantasmes d'un moment.

L'Amour, avec la majuscule, était déjà présent dans les premiers recueils; on le retrouve affermi, mûri sans s'être essoufflé, repensé sans s'être désincarné, dans *Femme* (1946) ou dans *La Bien-Aimée* (1965):

*Femme que j'ai choisie entre toutes les femmes  
Pour la couleur naïve et fine de ton âme, [...]   
Quand tu me tends la bouche ainsi qu'une églantine  
Offerte sans un mot par des mains enfantines,  
Je ne sais plus ce que je suis: lumière, odeur  
Et j'ai besoin pour ne pas pleurer de bonheur  
De te serrer jusqu'à ce que nos deux poitrines  
Retrouvent peu à peu le rythme égal et lent  
De vagues balancées par le même océan.*

(*Femme*)

*Lorsque ta main est dans ma main,  
Sais-je bien, tant je t'aime,  
Si Dieu, oui, Dieu lui-même,  
Te distingue encor de moi-même.*

(*La Bien-Aimée*)

Ailleurs, on surprend le poète à chanter son Brabant natal, lié au souvenir du père, où il se plaît à reconnaître une double attirance culturelle:

*Brabant de cœur wallon, au visage latin,  
Mais à l'âme tournée vers le Nord légendaire*

(*La Maison blanche*, 1949)

Peut-être faut-il chercher là les sources des *Petites légendes* (1949), des poèmes sur la *Mer du Nord* (1971) ou des évocations plus graves

ou plus mystiques d'*Heure de grâce* (1957), d'*Entre deux mondes* (1970), de l'*Almanach du ciel* (1973) ou des *Complaintes* (1975):

*La mer ici n'est à personne, [...]   
Elle oublie, paisible flamande  
Cajolée par le vent du Nord,  
Qu'elle a des marées, des légendes  
Et des marins dans tous les ports.*

(*Mer du Nord*)

Mais, là encore, toute tentative destinée à reconnaître un message précis au-delà du jeu poétique se révèle le plus souvent illusoire. 'Tel qu'en lui-même enfin'..., Maurice Carême apparaît bien semblable au portrait de lui-même qu'il avait esquissé dans *Le Voleur d'étincelles*:

*À dire que l'abeille est blonde,  
Je fais étinceler le temps;  
À dire que la lune monte,  
Je fais s'émerveiller les faons;  
À dire que la balle est ronde,  
J'emplis le val de cris d'enfants.  
À dire tout si simplement,  
Je vous mène vers d'autres mondes  
Où l'étoile qui va filant  
Devient grillon caché dans l'ombre.  
Mes mots sont plus blancs que du pain  
Et, tremblant comme une colombe,  
Le ciel vient manger dans ma main.*

Un peu injustement estompés par son œuvre poétique, les quelque dix romans ou recueils de contes de Maurice Carême promènent le lecteur du réalisme (*Le Martyre d'un supporter*, 1928) à l'irréalisme (*Un trou dans la tête*, 1964) en passant par un même goût poétique pour la fantaisie (*Le Royaume des fleurs*, 1934; *Contes pour Caprine*, 1948; *La passagère invisible*, 1950; *Du temps où les bêtes parlaient*, 1966).

Puisqu'il était poète et magicien, on croyait Carême immortel. La mort (1978) a su nous détromper, mais, comme respectueuse des visions du poète, elle l'a ravi tout en douceur à notre admiration, lui qui était devenu

[...] pareil à ces épis trop lourds  
Qui, gonflés de soleil, retombent vers la terre.

(*Le Voleur d'étincelles*)

Jacques DE CALUWÉ